Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie
Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève
Band: 5 (1927)

Artikel: L'abbé Huber ou la psychologie d'une conversion
Autor: Rheinwald, Albert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-727931

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.09.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ABBÉ HUBER OU LA PSYCHOLOGIE D'UNE CONVERSION

Albert Rheinwald.

De fait, le Musée de Genève possède une série vraiment royale de La Tour, et des La Tour beaucoup mieux conservés que ceux de Saint-Quentin, lesquels ont tellement roulé sur les routes, pendant la Grande guerre, qu'ils ont comme perdu leur pollen. Les nôtres sont aussi frais qu'au premier jour: *le Nègre* d'abord, ce bel animal, et qui est, selon toutes probabilités, un exemplaire unique; puis *Jean-Jacques Rousseau*, œuvre surprenante, où La Tour rivalise avec la vie, qui, d'un homme, présente souvent à nos yeux, comme chacun sait, deux images presque simultanées, la seconde plus vraie que la première; et *Mme de Charrière jeune fille*[1]. Trois beaux portraits, que trois autres accompagnent, aussi beaux, ou même plus beaux encore. Et d'abord celui qui vient d'entrer au Musée : *l'abbé Huber*, à l'âge de trente-trois, trente-cinq ou trente-six ans.

Qu'était-ce au juste que cet homme ?

Dans les notes manuscrites qu'il nous a données sur sa famille, et qui appartiennent aux Archives d'Etat[2], le colonel Huber-Saladin, l'ami de Lamartine, lorsqu'il arrive à l'abbé Huber, ne propose que des conjectures. « Il est né, dit-il, à Genève ou à Lyon... » Mais, sur ce point-là, j'en sais, quant à moi, plus long qu'Huber-Saladin. J'ai feuilleté le registre des baptêmes de Saint-Pierre[3], et j'ai trouvé, au mois de septembre 1699, cette mention:

Le 4e à la Prière Spect. Micheli a batisé Jean-Jaques, fils de Mr Jean-Jaques Huber et de Dem^le^ Anne Catherine Calandrini sa femme. Présenté par le Sr Jean-Jaques Ployard. Né le 1er.

[1] Albert Rheinwald. *Portraits psychologiques* (J.-J. Rousseau, Mme de Charrière et La Tour) dans la *Semaine littéraire* des 19 et 26 juillet 1924.

[2] J.-B. G. et A. Galiffe. *Dossiers généalogiques* mss. aux Archives d'Etat (Genève).

[3] Archives d'Etat *E. P. Saint-Pierre* B.M. N° 11.

Ainsi l'abbé a été bel et bien baptisé dans notre cathédrale, et c'est dans notre ville qu'il a passé ses douze premières années. Son père, banquier ou négociant, ne s'établit à Lyon qu'en 1711. Car le Tyrol, Schaffouse, Genève, Lyon, Rome et Paris, où elle s'est éteinte en 1926, tel fut le long itinéraire de cette branche des Huber.

Le père de notre abbé eut de demoiselle Anne-Catherine Calandrini, fille d'un professeur en théologie, quatorze enfants, dont quelques-uns furent remarquables ou singuliers. Je trouve dans le journal manuscrit du syndic Calandrini [1] ces lignes qui concernent le fils aîné: « Cette année 1719 a été marquée par le mariage avantageux de mon neveu Jacob Huber avec une fille de M. Vasserot, qu'il a épousée le 3 décembre à Paris. Quoiqu'il n'en aie *(sic)* que 120 000 livres argent de France, il peut s'attendre à un héritage considérable, le père étant fort riche. Mon neveu ne trouve à la vérité dans cette famille que du bien *(lisez: que de l'argent)*, attendu que la demoiselle n'est pas des mieux faites, et que son père n'est pas un homme d'une parfaitement bonne réputation. »

Eh! le mariage fut plus avantageux que ne le prévoyait l'oncle calculateur: une lignée n'en est-elle pas sortie, et brillante, qui va du peintre Jean Huber, l'ami de Voltaire, le Huber-des-oiseaux, à Hubert-des-fourmis, en passant par Huber-des-abeilles ?

Une sœur cadette de Jacob, et de quatre ans l'aînée de Jean-Jacques, notre abbé, est l'auteur de la *Religion essentielle*, « la belle sibylle des Alpes », dont parle Lamartine dans son *Cours de littérature*, et qui « prophétise à demi-voix la *Profession de foi du Vicaire savoyard.* » On a beaucoup raillé Lamartine d'avoir salué dans Marie Huber une Egérie de Jean-Jacques Rousseau. Or, M. Théophile Dufour possédait un livre de Marie Huber, *l'Etat des âmes séparées des corps*, signé et annoté de la main même de Rousseau [2]. Mais il y a plus. Que fait le plus récent commentateur, et le plus perspicace, de la pensée religieuse de Rousseau ? Il reprend l'idée de Lamartine, et l'intuition du poète devient une certitude historique. « Sans doute, écrit Pierre-Maurice Masson, la *Profession de foi* doit beaucoup à la *Religion essentielle*, mais les *Lettres de la montagne* lui doivent davantage. C'est Marie Huber, qui, avant Jean-Jacques, a montré au protestantisme son originalité et, en quelque sorte, sa mission; c'est elle qui a commencé à lui faire comprendre que s'il ne représentait pas la pleine liberté de conscience, il se reniait lui-même [3]... » Et sans doute a-t-il fallu à Marie, pour évoluer selon la logique même du protestantisme, autant de hardiesse qu'à son frère Jean-Jacques pour rebrousser chemin...

Quant à ce dernier, peut-être doit-on voir, parmi les raisons de son éloignement,

[1] Soc. d'hist. Papiers Edmond Pictet. 70. *Extraits du journal du syndic Calandrini* (1717-1750).

[2] Je l'ai feuilleté: c'est la 3me édition (Londres 1739) en 2 vol. in-8o. La feuille de garde du tome I porte cette mention : *Ce présent livre appartient à Jean-Jaques Rousseau*, et la page 51, ce renvoi: 1 *Cor.* 15: *v.* 14-28.

[3] Pierre-Maurice Masson. *La pensée religieuse de J.-J. Rousseau.* 1916. T. 1, p. 209.

le mysticisme exaspéré de son grand-oncle, Nicolas Fatio, un mathématicien illuminé, et de ses propres sœurs Alexandrine, Marthe, Andrienne et Marianne, toutes les quatre sujettes à des extases [1]... Enfin, si les mêmes tendances peuvent viser des objets différents, notez qu'un frère cadet, Barthélemi, dans une aventure romanesque, fit acte d'héroïsme. Il favorisa, d'après Huber-Saladin, la fuite d'une jeune protestante du Midi, Mlle Talon, qui avait été séquestrée à Lyon par des parents catholiques, et, chevalier sans peur et sans reproche, il l'épousa. Ah ! le jeune homme audacieux sortait d'une famille remuante et qui explique en grande partie les remuements de l'abbé [2]...

« Il était (l'abbé) légèrement contrefait, dit Huber-Saladin, et passait déjà très jeune pour être très spirituel. » Là-dessus, mais sans donner ses références, Sayous, dans son *XVIIIe siècle à l'étranger*, est beaucoup plus explicite. Il parle de l'abbé Huber comme d'un « petit bossu fort spirituel, qui fut employé par la France dans des missions diplomatiques », et il ajoute: « C'est lui qui disait: « Monsieur se croit bossu, mais il n'est que mal fait [3]. » Reconnaissez à ce trait le railleur qui finit ou commence par se railler lui-même, pour amuser la galerie...

Car les mots de l'abbé circulaient, avec d'autres que lui prêtait la voix publique. Je trouve dans un livre du temps [4] une note qui concerne l'abbé de Pons: « C'est lui qui, abordé un jour par quelqu'un qui croyait le reconnaître, mais qui se méprenait, lui dit: Monsieur, je ne suis pas le bossu que vous croyez. » Et le livre ajoute: « Ce mot a été attribué depuis à l'abbé Hubert, frère de mademoiselle Hubert, connue par plusieurs ouvrages, entre autres celui de la *Religion essentielle*, et très bien réfuté par quelques écrivains protestants, surtout par M. Bouiller [5]. »

Au reste, que l'abbé ait été spirituel en diable, un témoignage, et des plus vifs, nous l'assure. Le théologien Jacob Vernet, qui devait, lui premier, découvrir une filiation entre Jean-Jacques Rousseau et Marie Huber, habita Paris de 1720 à 1728. Or, écrivant le 23 mars 1725, à Jean-Alphonse Turrettini, autre théologien: « *J'ai vu*, dit-il, *Mr Hubert, qui étoit ci-devant à Turin, et qui est à présent ici en habit d'Abbé. Il a de l'esprit comme un Ange, ou si vous voulez, comme un démon. Je ne doute pas*

[1] Eugène Ritter: *La jeunesse et la famille de Marie Huber (Etrennes chrétiennes*, 1882), et Gustave Metzger: *Marie Huber, sa vie, ses œuvres, sa théologie.* Genève, 1887.

[2] Une lettre de Jacob Huber à Nicolas Fatio (5 avril 1716), publiée par M. Eugène Ritter, raconte l'étrange voyage de Marie Huber, qui, à peine âgée de vingt ans, crut devoir, sur l'ordre d'un illuminé cévenol, porter de Lyon aux « habitants de Genève, appelée Jérusalem », et à leurs pasteurs, « comparés aux Pharisiens », un message de Dieu lui-même !

[3] A. Sayous, *Le dix-huitième siècle à l'étranger.* 1861. T. I, p. 108.

[4] Œuvres de Fontenelle. Amsterdam, 1764, T. 12, p. 89. Cette note accompagne un article sur La Motte extrait du Dictionnaire de Moreri, édition de Paris, 1759.

[5] L'abbé Huber était, à la mode de Bretagne, neveu de Mme Jean-Louis Calandrini, née Julie de Pellissari, et qui fut l'amie de Mlle Aïssé. Le neveu a-t-il connu la douce Circassienne qui, en écrivant à la tante les plus jolies lettres du monde, a comme associé Genève au romanesque d'une vie amoureuse ?...

qu'il ne fasse son chemin, surtout ayant la protection du cardinal de Rohan. Il soutient habilement la controverse et parle fort bien de sa famille et de sa patrie [1]. »

C'est le témoignage le plus complet que nous ayons sur l'abbé Huber. Il nous présente un jeune homme âgé de moins de vingt-six ans et qui étrenne son habit d'abbé. Remarquez que Jacob Vernet parle de Turin, mais non pas de mission diplomatique, et d'ailleurs Jean-Jacques Huber n'était-il pas bien jeune pour être déjà chargé d'affaires ? Peut-être faut-il voir dans ce mystérieux séjour à Turin, ville qui devait être pour Jean-Jacques Rousseau, quelques années plus tard, le lieu de son abjuration [2], un stage imposé par l'Eglise romaine à ses prosélytes.

Là-dessus, on peut en croire un homme qui ne se laissait pas facilement éblouir: chargé d'affaires ou non, l'abbé Huber étincelait d'esprit. Mais Jacob Vernet avait trop peu d'imagination pour avoir toujours beaucoup de jugement. C'est lui, qui racontant l'affreuse mésaventure de Voltaire bâtonné par quatre laquais du chevalier de Rohan-Chabot, s'écrie avec une candeur qui aurait désarmé ces coquins: « Voilà un poète perdu pour la France! [3] » Et il se trompe presque aussi fort, quand il prédit l'avenir du jeune abbé que protège un cardinal. Il nomme ce cardinal de Rohan qui noua tant d'intrigues, et de tous genres, dans l'affaire de l'*Unigenitus*, cette longue effervescence gallicane et janséniste (1713-1728). Il le nomme, et l'on se dit: Diable ! quelle compagnie pour un nouveau converti et, qui plus est, abbé ! « Ce seigneur, écrit l'abbé Dorsanne dans son *Journal* [4], étoit accoutumé à se coucher fort tard, ou plutôt fort matin. Il y avoit tous les jours chez lui à Marly une table magnifiquement servie, et un jeu qui ne finissoit jamais devant cinq heures du matin, auquel plusieurs Dames se trouvoient. Il vouloit sans doute apprendre à ceux qui auroient pu l'ignorer que la doctrine des Pères de l'Eglise du dix-huitième siècle, étoit aussi différente de celle des Pères des premiers siècles, que leur conduite. » Et ailleurs [5] l'abbé Dorsanne dit encore: « Je ne parle point ici de la conduite que M. le Cardinal de Rohan tint à Versailles pendant tout le temps qu'il y fut, surtout pendant le carême de 1723. On y mangeoit publiquement gras; les tables de jeu s'y tenoient jusqu'à deux et trois heures du matin: mais ce qui est de plus fâcheux pour lui, c'est que l'on publia partout les débauches que l'on prétend qui s'y firent. On se faisoit apporter à souper dans des cabinets, où l'on a lieu de craindre qu'il ne se passât bien des

[1] Lettre inédite de Jacob Vernet à J.-A. Turrettini (23 mars 1725), que m'a obligeamment communiquée M. Bernard de Budé.

[2] J.-J. Rousseau. *Confessions*. Partie I. Livre II.

[3] Lettre inédite de Jacob Vernet à J.-A. Turrettini (7 mars 1726). Archives Bernard de Budé.

[4] *Journal* de l'Abbé Dorsanne. 2me édition, 1756, T. I, p. 408.

[5] *Journal* de l'Abbé Dorsanne. T. 4, p. 173. Notons, pour être juste, que l'abbé Dorsanne, grand-vicaire de l'archevêque de Paris, M. le cardinal de Noailles, était janséniste et gallican, alors que le cardinal de Rohan se piquait d'ultramontanisme. D'autre part, le marquis d'Argenson, dans ses *Mémoires*, parlant de ce dernier: « Il est galant, dit-il, mais il trouve assez d'occasions de satisfaire son goût pour le plaisir avec les grandes princesses, les belles dames et les chanoinesses à grandes preuves, pour ne pas *encanailler* sa galanterie, et n'être pas du moins accusé de crapule. »

choses qui n'avoient pas besoin de témoins, et pour lesquelles on vouloit rester tête à tête. On a dit que dans la fin d'un repas, après avoir pris bien des libertés et dit bien des discours peu convenables, on avoit tout d'un coup soufflé toutes les Bougies, et que l'on avoit resté quelque temps dans l'obscurité. Je crois que tout cela a été fort exagéré par les ennemis de M. le Cardinal de Rohan. Mais ce qui est certain, c'est que les Dames de la Cour qui gardoient quelques mesures de bienséance, se croyoient deshonorées, si elles alloient à ces repas. »

Après cela, et pour peu qu'il eût été mêlé à ces diableries, l'abbé Huber, ce déraciné, s'il songeait à son honnête milieu d'origine, pouvait sans mentir parler « fort bien de sa famille et de sa patrie » .

« Sous quelle influence, écrit Huber-Saladin, s'est-il fait catholique ? Je l'ignore. Les protestants de Lyon ont peu parlé de cette conversion, et je ne crois pas qu'elle ait fait grand bruit chez les catholiques. On aura vu dans les deux camps peu de sérieux dans la conversion d'un homme du siècle philosophique, ennuyé de rigorisme calviniste, avide de Paris, d'un plus brillant théâtre, et sans doute y cherchant un rôle encore fermé, ou difficile, aux protestants. J'ai toujours entendu dire qu'il avait été chargé de quelque diplomatie à Turin, mission dont on a fait un chargé d'affaires...» Et, pour ne pas sortir du vague où il semble se complaire, Huber-Saladin ajoute: « Dans l'édition que j'ai là des *Confessions*, je ne trouve pas le passage dans lequel Rousseau parle de lui... »

Ici, le colonel, cet Huber-Saladin qui ne trouve jamais rien, et qui écrit assez mal, nous renvoie au livre VII des *Confessions* où Jean-Jacques raconte ses déconvenues auprès de Mme de La Poplinière: « Je ne pouvois rien comprendre, dit-il, à l'aversion de cette femme à qui je m'étois efforcé de plaire et à qui je faisois assez régulièrement ma cour. Gauffecourt m'en expliqua les causes: D'abord, me dit-il, son amitié pour Rameau, dont elle est la prôneuse en titre, et qui ne veut souffrir aucun concurrent; et de plus un péché originel qui vous damne auprès d'elle, et qu'elle ne vous pardonnera jamais, c'est d'être Genevois. Là-dessus il m'expliqua que l'abbé Hubert, qui l'étoit, et sincère ami de M. de La Poplinière, avoit fait ses efforts pour l'empêcher d'épouser cette femme qu'il connoissoit bien [1], et qu'après le mariage elle lui avoit voué une haine implacable ainsi qu'à tous les Genevois. Quoique La Poplinière, ajouta-t-il, ait de l'amitié pour vous, et que je le sache, ne comptez pas sur son appui. Il est amoureux de sa femme: elle vous hait; elle est méchante, elle est adroite: vous ne ferez jamais rien dans cette maison... »

Vous l'avouerai-je ? J'aime à voir, parmi les ennemis que Genève s'est toujours attirés, une intrigante à la poursuite d'un mari, et qui faillit s'embarrasser dans la

[1] Mme de La Poplinière était la fille d'une comédienne, dite *Mimi* Dancourt, et la petite-fille de Dancourt, l'auteur comique. Elle avait de qui tenir: voyez dans les *Mémoires* de Marmontel, ou dans le *Journal* de Barbier, comment elle a d'abord obligé La Poplinière au mariage, puis comment elle a joué cet homme. Née en 1714, elle est morte, d'après M. Maurice Tourneux, en 1752 ou d'après M. Louis-J. Courtois *(Annales de la Soc. J.-J. R.* T. 15) en 1756.

soutane d'un abbé. Le plaisant récit ! Il peut nous donner quelques doutes sur les talents diplomatiques de notre concitoyen, mais non pas sur le zèle de son amitié. « L'homme, du reste, poursuit Huber-Saladin, était honorable, en possession d'une fortune indépendante, qui paraît le pousser plus encore à se faire une existence agréable dans le monde artiste et lettré qu'à servir une ambition sérieuse... » Dès lors on s'explique l'amitié de cet abbé mondain pour La Poplinière. « M. de La Popelinière, dit Marmontel, n'étoit pas le plus riche financier de son temps, mais il en étoit le plus généreux [1]. » Nous savons encore par Marmontel qu'il habitait à Passy « une maison voluptueuse, dont les arts, les talens, tous les plaisirs honnêtes sembloient avoir fait leur séjour [2]. » Et l'on voit plus loin le même Marmontel se « retracer l'heureux temps» — avant le susdit mariage — « où La Popelinière étoit pour nous un hôte aimable, et cette galerie mouvante de tableaux et de caractères qui chez lui nous avoit passé devant les yeux [3]. »

Cette galerie, dont parle Marmontel, nous pouvons la voir de nos yeux, ce qui s'appelle voir, grâce à un artiste qui fut l'ami de l'abbé Huber. « Il était, dit Huber-Saladin, particulièrement lié avec le célèbre peintre La Tour... » De fait, nous possédons une lettre de La Tour, adressée à l'un des héritiers de l'abbé, et datée du 6 novembre 1770, lettre extravagante, mais d'où il ressort que le peintre avait par testament reçu de son ami une rente viagère de 2000 francs [4].

On trouve aussi dans le catalogue de G.-F. Schmidt la description des deux portraits qu'il a gravés de son ami La Tour, et l'anecdote suivante, qui se rapporte au surplus à l'un des tableaux que possède le Musée de Genève : « M. de La Tour avait parmi ses amis un certain abbé qui venait le voir très fréquemment, et passait souvent une partie de la journée chez lui, sans s'apercevoir qu'il l'incommodait quelquefois. Un jour, notre peintre, résolu de faire son propre portrait, avait fermé la porte au verrou afin d'être seul. L'abbé ne tarda pas à venir et à frapper à la porte. M. de La Tour, qui l'entendait et qui était dans l'attitude de dessiner, fit le geste de pantomime que nous voyons dans son portrait. Il semble se dire à lui-même: Voilà l'abbé, il n'a qu'à frapper, il n'entrera pas. Cette attitude ayant plu au peintre, il prit le parti de s'y peindre... » [5] Et, par la description de l'autre tableau, nous apprenons que l'abbé dont il s'agit là, l'abbé tambourinant, c'est l'abbé Huber.

[1] Marmontel, *Mémoires*. Ed. Tourneux, T. I, p. 227.

[2] Marmontel, *Mémoires*. T. I, p. 235. « Personne, quand il vouloit plaire, dit encore Marmontel, n'étoit plus aimable que lui. » Et Marmontel, qui a longtemps habité cette maison peuplée de « filles de spectacle », ajoute: « Cependant, moi, qu'environnoient les occasions de faillir, je n'étois rien moins qu'infaillible... »

[3] Marmontel, *Mémoires*. Ed. Tourneux, T. II, p. 175. Voir aussi dans le tome VII de la *Correspondance générale* de J.-J. Rousseau, publiée par M. Pierre-Paul Plan, une lettre de La Poplinière à l'auteur de l'*Emile:* elle est d'un civilisé qui, sans illusion sur son état, tient en outre les leçons de Jean-Jacques pour des utopies.

[4] Charles Desmazes, *Le Reliquaire de M. Q. de La Tour*. Paris, 1874, p. 35-41.

[5] E. et J. de Goncourt, *L'Art du XVIIIe siècle*. T. I, p. 339.

Ainsi, des artistes et des lettrés, le haut clergé catholique, et, quand même où d'aventure, de fidèles « religionnaires », tel était le cercle de ses relations. Il y faut mettre encore le Paris cosmopolite. Dans ses Lettres à *S. A. Mgr. le Prince de *** sur Rabelais et sur d'autres auteurs accusés d'avoir mal parlé de la religion chrétienne*, lettres publiées en 1767, Voltaire mentionne l'abbé répandu: « Mlle Huber, dit-il, était une femme de beaucoup d'esprit, et sœur de l'abbé Huber, très connu de monseigneur votre père [1]. » Or, ces lettres sont adressées au prince de Brunswick-Lunebourg, et donc voici une nouvelle figure à repérer dans les alentours de l'énigmatique abbé...

« Où repose le corps du catholique frère de Marie Huber ? » se demande Huber-Saladin. Et, comme toujours, il répond: « Je l'ignore ». Aussi bien tout le monde ignorait-il jusqu'aujourd'hui la date de sa mort. Il m'importait de la connaître, je l'ai cherchée, je l'ai trouvée, avec son testament ? non pas, mais bien quelques dernières volontés, et qui en disent long sur le testateur. « *Le* 21 *avril* (1744), écrit dans son journal le syndic Calandrini, *nous avons appris la mort de l'abbé Huber, à Paris. Il a fait un peintre son héritier, laisse à ses frères* 1200 *livres, et laisse à sa mère et à sa grand'mère...* 50 *livres de chocolat* [2]. » Le drôle de corps ! Ange ou démon ? Monsieur l'abbé va mourir, et il raille...

Enfin, dernière énigme, de deux lettres de Voltaire [3], qui, dans les deux cas, associe le nom de La Poplinière à celui de l'abbé Huber, il ressort que ce dernier, si tant est qu'il s'agisse bien de lui, avait laissé des Mémoires manuscrits. « Je suis *vir desideriorum*, écrit en 1757 Voltaire au *compère* Thiérot: premièrement, parce que *te desidero in Deliciis meis*; secondement, parce que *desidero* les paperasses de Hubert. M. de La Popelinière m'a flatté que le *compère* compilait... *Interim* vale, *et memento* de l'abbé Hubert et du Suisse V. » Et, le 12 septembre de la même année, il écrit encore au même: « J'ai bien reçu un gros paquet des Mémoires de l'abbé Hubert, une lettre de La Popelinière, et rien de son *compère...* » Où sont les paperasses que le vieux malin désirait tant connaître, et que peut-être il redoutait ? Que sont devenus ces Mémoires itinérants et mystérieux comme leur auteur ?

* * *

Voilà tout ce que nous savons sur son compte. Autant dire que nous ne savons à peu près rien. Mais, grâce à La Tour, prenez-y garde, nous allons tout savoir.

Coiffé de la barrette à trois cornes, la chevelure brune, légère, abondante, il est vêtu, non d'une soutane, mais d'une soutanelle fourrée, à collet droit, et qui laisse entrevoir chemise et cravate. Sans doute le jeune abbé fringant préfère-t-il à l'habit long l'habit court que les ecclésiastiques peuvent revêtir dans certains cas,

[1] Voltaire, *Œuvres complètes*. Edition Moland, Tome 26, p. 503.

[2] Soc. d'histoire. Papiers Edmond Pictet. 70. Extraits du *Journal* du syndic Calandrini (1717-1750).

[3] Voltaire, *Œuvres complètes*, Ed. Moland. T. 39, p. 259, 260 et 263.

et, par exemple, en voyage. Là-dessus, il porte un manteau à revers de fourrure, peut-être le petit manteau qu'endossaient volontiers, au XVIIIe siècle, les gens d'église, lorsqu'ils allaient en ville. Et vous pouvez, si bon vous semble, reconnaître dans ce riche accoutrement le costume obligé de l'homme qui fut, dit-on, envoyé à Turin en mission diplomatique.

C'est un autre problème, et d'un plus grand intérêt, que son visage aux pommettes saillantes, à la fois large et court, et légèrement prognathe, osseux et fin, vigoureux et délicat. « Sa physionomie annonçait son âme », écrit Voltaire, lorsqu'il dépeint Candide. « Il avait, ajoute Voltaire, le jugement assez droit avec l'esprit le plus simple; c'est, je crois, pour cette raison qu'on le nommait Candide. » L'abbé Huber mériterait un autre nom. Sans doute sa mâchoire, ses lèvres gourmandes et les ailes du nez annoncent une sensibilité prompte et vive, et même avide. Mais le nez, dont la fine arête ne s'accorde guère à la forte ossature de l'ensemble, trahit une volonté plus souple que solide. Sans doute, l'œil est éclatant, et les paupières présentent ces saillies qui, selon Lavater, indiquent de la finesse, du tact, une susceptibilité amoureuse, un goût original en même temps qu'une délicatesse de sentiments vraie, courageuse et constante. Mais le front, que ne sillonne aucun pli, et qui prend vers le haut une forme sphérique, ce front, si lumineux qu'il soit, révèle une intelligence plus curieuse et hardie que patiente et attentive.

Si donc, rassemblant tous ces traits, je distingue la réalité de ses trompeuses apparences, je m'assure que l'abbé Huber fut intelligent, mais sans profondeur, volontaire, mais à courte échéance, et sensuel avec une santé délicate, autant dire un nerveux. Certes il demandait à ses facultés de sentir, de comprendre et d'agir, des jouissances aussi vives que ses désirs. Mais une force, quand elle s'élève à un degré d'intensité qui ne correspond pas à sa puissance effective et réelle, aussitôt elle retombe. La lumière qui brille en cet homme, est composée, non de hautes flammes persistantes, mais comme d'un bouquet d'étincelles. Tel fut aussi bien son rythme à lui : une suite sans suite d'élans vers des états d'intensité qui demandaient, les uns, tempérament plus riche, et les autres, raison plus puissante et volonté plus stable.

Dès lors tout s'explique, et, par exemple, la longue amitié de l'abbé pour La Tour, qui est, sous une forme plus accomplie, un autre lui-même. Ajoutez qu'à ces natures mobiles l'amitié convient mieux qu'aucun autre sentiment, parce que, modérée en son principe, loin de les épuiser, elle les fortifie. On comprend aussi qu'avec des dons magnifiques l'abbé Huber n'ait été somme toute qu'un abbé de salon. N'est-ce pas en dépit de son accoutrement, et peut-être de sa bosse, un fier archer qui tend son arc pour la galerie ? A coup sûr, il était de ces hommes dont Pascal a dit que « le lieu, l'assistance les échauffe et tire de leur esprit plus qu'ils n'y trouvent sans cette chaleur. » Et je crois enfin que vous pouvez comprendre jusqu'à sa conversion.

Le protestant, s'il est sensible comme l'abbé Huber, aime dans le catholicisme une religion qui, grâce à ses divins offices, touche l'âme en flattant les sens. S'il est de plus, comme l'abbé Huber, intelligent au petit bonheur, il ne peut pas ne pas aimer en elle ce qui lui manque à lui-même, et c'est un ordre rigoureux. Enfin, que sa volonté lui joue des tours, et qu'en outre il soit plus ou moins ambitieux, peut-être se promet-il de son adhésion à des dogmes assurés une plus sage conduite, sans compter quelques chances d'avancement toujours possibles dans ce monde et dans l'autre...

Mais, je vous le demande, une semblable apostasie, que vaut-elle, si le principe de toutes les vraies conversions, c'est dans l'homme un invincible dégoût de lui-même ? « Que de métamorphoses, disait Marie Huber, dans ce qu'on nomme dévotion !... Un homme injuste revêt dans ces heureux moments des sentiments d'équité; un homme dur, des sentiments d'humanité; un homme vain et fastueux, des sentiments d'humilité et de mépris du monde. » Elle disait encore, songeant peut-être à son frère : « Les hommes sont-ils les maîtres de se donner les sentiments qu'ils veulent ? Non, mais ils peuvent les imaginer; et ces sentiments imaginaires, je les appelle revêtus, parce qu'on en revêt l'apparence, et qu'on la prend pour réalité. Et la preuve qu'ils ne sont qu'empruntés, c'est qu'on en est bientôt dépouillé. Du moment que *l'imagination lassée* par le grand *effort* qu'elle a fait, *se ralentit et se repose*, on sent alors *évanouir* ces beaux sentiments; les *opposés* en prennent la place [1]. »

Au surplus, je ne puis ignorer le drame où tant d'hommes se trouvent engagés, aujourd'hui que les conversions hâtives se multiplient, drame prodigieux, et qui comporte deux dénouements, l'un tragique, l'autre comique.

Ceux-là qui, sans être mûrs pour elles, adoptent une religion ou une morale dont le véritable esprit les dépasse, se mentent à eux-mêmes, et, tôt ou tard, ils sont entraînés, magré qu'ils en aient, aux plus lamentables défaillances. Car un mensonge invétéré désorganise leur pensée et trouble leur sensibilité. Les malheureux ! Ils n'ont jamais vu le ciel, et pourtant, regardez-les, ce sont des anges foudroyés...

L'autre dénouement, un tableau de La Tour, et qui date de 1742, le second portrait de l'abbé Huber, l'illustre en traits inoubliables. Les Goncourt l'ont minutieusement décrit, en se trompant à deux ou trois reprises [2]. « Le bonhomme d'abbé, disent-ils, est représenté à mi-jambes, assis de côté sur un bout de fauteuil, le coude appuyé sur une table couverte d'un damas vert. » Appeler ce prêtre sans candeur, au visage ironique, un bonhomme d'abbé, on ne peut choisir terme plus impropre. « Penché sur la table, son large estomac relevant le rabat gros bleu du temps qui s'envole à demi, les lèvres avancées, la mine gourmande, il semble enfoncé en plein dans une jubilation ecclésiastique et une jouissance épicurienne de bénédictin.

[1] [Marie Huber], *Lettres sur la Religion essentielle.* Nouvelle édition. Londres, 1739. T. I. Lettre XXII. C'est Marie Huber qui souligne certains mots...

[2] E. et J. de Goncourt, *L'art du XVIIIe siècle.* T. I, p. 356 et suivante.

On le voit sucer la mœlle du gros bouquin, savourer des lèvres l'épellement des lettres, des lignes, de la page. » Les Goncourt nous la baillent belle, et pour cause: ils décrivent le tableau de Saint-Quentin, qui ne dit pas de quelle mœlle se nourrit le « bonhomme » d'abbé. Sans doute, et dans un exemplaire destiné au Salon de Paris, La Tour n'a-t-il voulu pour rien au monde inscrire un titre qui pût compromettre son ami. Mais, dans l'exemplaire destiné à l'ami lui-même, l'exemplaire de Genève, il n'a rien caché de ce qui pouvait donner à son portrait une signification plus complète. Le livre qui donne à l'abbé des jouissances de bénédictin et qui le plonge dans une jubilation ecclésiastique, c'est Montaigne, le répertoire de tous les doutes...

MAURICE-QUENTIN DE LA TOUR. Portrait de l'abbé Huber en 1742 (deux ans avant sa mort). Musée d'Art et d'Histoire de Genève.

Là-dessus, que les Goncourt décrivent le chandelier à deux branches, et les deux bougies, l'une brûlant, l'autre éteinte comme dans les soupers de M. le Cardinal de Rohan, tout cela ne m'importe guère. Il n'y a plus que l'abbé qui m'intéresse...

Il a quarante-trois ans, sept ou huit ans de plus que dans le premier portrait, et il n'en a plus que deux à vivre. Comme il a vieilli ! Le front pourtant n'a pas changé : aucun pli et toujours la même curiosité. Mais les saillies des paupières inférieures s'accompagnent aujourd'hui de rides parallèles. Le temps, au reste, lorsqu'il marque un visage, ou bien il vous l'empâte, ou bien il le décharne, et toujours il en accuse un trait au détriment des autres. Où sont les beaux élans d'autrefois vers des états d'intensité ? La vie dans cet homme a baissé de plusieurs degrés. Maintenant il connaît mieux que personne cette concupiscence dont parle Bossuet et qui, liant l'âme au corps par de tendres liens, rabat la sublimité de nos pensées. Le sensuel petit abbé respire, avec un consentement de toute sa volonté, une gourmandise intellectuelle qui, vu l'objet dont elle se nourrit, aurait fait dire au même Bossuet: « Un autre croira fort beau de mépriser l'homme dans ses vanités et ses airs; il plaidera contre lui la cause des bêtes, et attaquera en forme jusqu'à la raison, sans songer qu'il déprise l'image

de Dieu... [1] » A quoi Malebranche aurait ajouté: « Il n'est pas seulement dangereux de lire Montaigne pour se divertir, à cause que le plaisir qu'on y prend engage insensiblement dans ses sentiments; mais encore parce que ce plaisir est plus criminel qu'on ne pense: car il est certain que ce plaisir naît principalement de la concupiscence... » [2] Ainsi parlent Malebranche et Bossuet. Mais quoi! le protestant qui devient catholique par goût du vagabondage, s'il ne dépouille pas le vieil homme des pieds à la tête, retrouve tôt ou tard une liberté de conscience qui peut le conduire du catéchisme ou du bréviaire jusqu'à Montaigne, ce Montaigne qui sera toujours la bête noire des vrais croyants, parce qu'il « inspire », comme disait encore Pascal, « une nonchalance du salut *sans crainte et sans repentir* [3]. »

Au fond, si La Tour ne nous induit pas en erreur, la pensée religieuse de Jean-Jacques Huber, et celle de Marie, ont suivi des voies parallèles, mais sur des plans différents, l'un mondain, l'autre mystique. Que veut-elle, la belle sibylle des Alpes, sinon vous affranchir la foi de toute croyance irrationnelle ? Et, dans le même temps, voyez son frère qui, lui, va s'affranchissant de toute espèce de dogmatisme... Ah ! l'esprit de hardiesse était dans cette famille...

Après cela, si vous tenez l'histoire du portrait en France pour une longue enquête sur l'homme, vous pouvez mesurer la grandeur d'un La Tour, grâce à ces deux seuls portraits de l'abbé Huber, puisque l'artiste y a fait, comme en se jouant, eh ! quoi ? la psychologie d'une conversion.

* * *

Qu'était-ce donc que cet homme, le plus subtil analyste de l'Ecole française ?

Son portrait, si toutefois notre Musée possède l'original, et non une réplique, fut exposé au Salon de 1737. La Tour, qui s'est placé dans un œil-de-bœuf, et qui écoute l'abbé Huber frappant à sa porte, est âgé de trente-trois ans, et son expression justifie le titre que portait le tableau à son apparition: *L'auteur qui rit.*

A voir ce visage au nez sensuel et au regard éveillé, aux oreilles dressées et aux mâchoires proéminentes, on se dit: Voilà bien la figure d'un homme pour qui vivre, c'est avant tout sentir, et sentir par tous les sens, bref, un admirable instrument dont toutes les cordes vibrent à la moindre sensation. Mais regardez encore les yeux, et sans doute reconnaîtrez-vous que sur l'instrument sonore, c'est la plus vive intelligence qui tient l'archet. Non pas, du moins pour l'instant, l'intelligence que passionnent ses propres idées, ni l'intelligence qui dans la réalité cherche la logique de la raison, ni l'intelligence qui se met aux écoutes d'une vie intérieure abondante et profonde. Mais l'intelligence d'un artiste: entendez d'un homme qui, dans l'ivresse

[1] Bossuet, *De la Concupiscence.* Ce petit traité, en dépit de son titre, est rempli de naïvetés oratoires, et, par exemple: ce Montaigne qui n'aurait pas songé à toutes les conséquences de sa maligne dialectique !...

[2] Malebranche, *De la recherche de la vérité.* IIIe partie, chap. V.

[3] Pascal, *Pensées.* Edition Brunschwicg. Section II, 63.

de sentir, n'oublie jamais de filtrer ses sensations, afin de les clarifier, et qui découvre, grâce à cette alchimie du talent, quels sont dans les formes les caractères inscrits. C'était, je crois bien, ce que La Tour appelait descendre au fond de ses modèles et les remporter tout entiers. Et ces hiéroglyphes des formes ainsi déchiffrés, toute la volonté se tendait à les transcrire dans le langage des lignes et des couleurs. « Que d'attention, disait La Tour, que de combinaisons, que de recherches pénibles pour conserver l'unité de mouvements malgré les changements que produit sur la physionomie et dans les formes la succession des pensées et des affections de l'âme ! C'est un nouveau portrait à chaque changement. Et l'unité de lumière qui varie et fait varier les tons de couleurs suivant le cours du soleil et le temps qu'il fait ! Ces altérations sont d'autant plus perfides qu'elles arrivent insensiblement. » Et il ajoutait : « Un homme dévoré de l'ambition de son art est bien à plaindre d'avoir à combattre tant d'obstacles. »

Que les organes et les nerfs se fatiguent à ce jeu-là, et qu'il en résulte pour le joueur beaucoup d'irritabilité, rien n'est plus sûr, et nous savons au surplus que La Tour, l'irritable La Tour, perdit, quelques années avant de mourir, l'usage de la raison. Nous savons aussi qu'avant cette déchéance totale, et parce qu'avec l'âge la sensibilité diminue, comme il arrive souvent aux vieillards, sans que l'intelligence ralentisse encore sa vitesse acquise, La Tour devint un homme à systèmes, un homme à théories, ce que Napoléon appelait avec mépris un idéologue. Marmontel, qui l'a connu en ces années-là, nous le montre enthousiaste, « le cerveau déjà brouillé de politique et de morale, dont il croyait raisonner savamment, humilié, lorsqu'on lui parloit de peinture », et, « réglant les destins de l'Europe... [1] »

Mais « l'auteur qui rit », le La Tour de 1737, ne penche pas encore vers son déclin, et, lorsqu'on possède une intelligence aussi habile à filtrer les sensations que donne au portraitiste le spectacle de la comédie humaine, on n'évite pas la malice, on a même de l'esprit à revendre. De fait, l'homme d'esprit est un être toujours prompt à dégager de la réalité un trait piquant et qui pour les autres demeure dans la masse confuse de leurs sensations. Or, esprit et malice animent le visage de La Tour, ses yeux, ses lèvres et ses fossettes.

Tel fut donc son rythme à lui, dans la belle saison de son génie : sentir, beaucoup sentir, et ces sensations innombrables, sans trêve les passer au filtre de l'intelligence, avant de les rendre, et plus claires et plus fines, au monde extérieur. Jamais artiste n'a mieux vécu, ni ne vivra mieux sa vie d'artiste.

[1] Marmontel, *Mémoires*, Edition Tourneux. Tome II, p. 103 et 104.